

Novembre 2017 -

Ober Francis Peduzzi,

J'ai bien reçu votre longue lettre joliment baptisée *« L'ilage »*, et je vous en remercie. J'ai évidemment une tendresse particulière pour les 12 centimètres carrés dans lesquels j'ai cru pouvoir ^{vous} me reconnaître, même si, personnellement, je serais totalement incapable d'écrire une lettre aussi concise à qui que ce soit - et je pense que vous le croirez sans peine (ou avec peine, puisque vous allez une fois de plus devoir nous taper x pages... Je compatis, vous savez -)

Tous savez que je lis *l'ilage* in extenso, nom de l'imprimeur compris. La précédente livraison m'a fait sourire, avec la mention du « maire coco de Grenay », un sourire attendri, vous voyez ? pour la double raison qu'il n'existe plus guère de « maires cocos », et que l'on n'utilise plus guère non plus cette désignation. Quel double dommage ! « Maire coco »... et on se retrouve dans la vision du film « *Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes* », certes tincte d'angélisme, mais c'est si bon cette nostalgie, cet idéalisme, cette confiance innocente, que l'on retrouvait dans *Stadium* - Pour sûr on peut mettre sur l'autre plateau de la balance tous les déments de la réalité, mais alors le plateau impondérable des rêves ne s'en élève que plus haut. Parler contre toute évidence pour la bonté universelle, avoir gardé un esprit d'enfance... comme le dit magnifiquement le personnage interprété par Josiane Balasko à son amie en larmes, « quand tout le monde sera devenu communiste, il n'y aura plus de chagrins d'amour ». (Hypothéticité non garantie) -

Est-ce que je me lance dans un développement sur le hasard (que nous ne repérons que quand il y a coïncidence), toujours est-il qu'entre le paragraphe précédent et celui-ci, je lis une interview d'Ernest Pignon Ernest - qui vient travailler et se poser à Calais, au millénaire précédent - et qui, parlant du paysage politique de Calais en celle époque révolue, dit aussi « *les cocos* » -

Pour ne rien vous cacher, j'ai l'honneur le plaisir et l'avantage de compter des communistes ^{de} parmi les êtres qui me sont les plus chers - et d'ailleurs, en écrivant ces lignes, je m'avise que,

Tous mes meilleurs amis sont communistes au meilleur sens du mot (car on voudra bien reconnaître qu'il en a aussi un peu). Eh bien je corse récemment le fantôme d'élaborer un menu coco : les mets et les mots... du cocktail au lait de coco aux cocos des poulettes de la ferme d'à côté avec leurs mouillettes (ça, c'est pour les nostalgiques de leur enfance de plus en plus lointaine), du coq en cocotte et ses haricots coco aux congolais, ces rochers à la noix de coco (bub aussi) nostalgiques - pour ne rien dire des friandises à desi francs qu'on achetait à la pièce, boules de coco et adorables boîtes rondes de coco Boer ! Il faut bien le reconnaître, communistes, appellation coco appliquée aux œufs, et sucreries à la noix de coco ont opéré une quasi-disparition simultanée de notre (co)quotidien... Alors mes amis et moi avons élabore d'autres thématiques de repas - le repas bleu, par exemple, et je peux vous dire qu'il n'est pas aisé de jouer le jeu jusqu'au bout et de manger avec enthousiasme du chou fleur teinté en bleu vif... Ou alors une idée un peu ou, mais très comestible, la soupe ou : fond de bouillon, oignons, champignons, marrows, jambon, poivron, petits croutons, imagination... Un gros bûcher : nous sommes des littéraires, que vous ! Poissé insouciance de la rime-en-on...

Je reprends quelques jours plus tard - depuis ma fine analyse socio-ologique de la disparition de toutes les variétés de cocos, il me semblent en pleine réjouissance... le film Coco par ci, la page 10 du catalogue de l'ibélique Handicap international avec « le paillasseur en coco (chouettes) », parfaitement, où le notice souligne « en fibres de coco durables » puis réitere « en fibres de coco durable » (pour qui on puisse choisir si on préfère des fibres durables, ou du coco durable, vaste question, pas vrai ?) Mais comme je ne vais pas ne parler que de coco ou cocos, je vais sauter du (co)cog à l'âne, pour vous dire, mais quoi donc ? Des nouvelles de Jean Marais, peut-être ? Fidèle à son rythme circannuel, il est remonté du fin fond de sa laideur mitée estivale à l'acmé de sa splendeur, visuelle du moins. Car au grattage affectueux qu'il m'autorise sur sa tête, il ne m'échappe pas que sa splendide fourrure de La Bête cache toute la gamme des plaies, bosses, croûtes, cicatrices, du baroudeur (Je vous

épargne les leçons querelleuses, vous n'êtes pas vétérinaire & je
 puis cela restera entre nous). C'est que la vie de chat de jardin
 n'est pas facile... Par ailleurs nos relations (à Jean Marais et moi,
 s'entend) sont pleines de tendresse, et, corrélativement, je me
 réjouis de ne pas avoir de voisins, si tant est que sur terre on
 puisse ne pas avoir de voisins ; ou alors lointains, ou absents,
 ou sourds, ce qui me permet d'appeler avec quatrième vent
 « Jean Marais, mon cher ! Viens chercher tes croquettes » sans
 craindre un internement d'office - Quant au lecteur que vous
 m'offrez, j'espère qu'il sera indulgent... Je ne vous l'ai jamais
 raconté, mais vous avez donné une de mes premières ^{lettres} à lire à Frank
 Van Haegehe. Que je crois incidemment peu après et qui s'incline
 profondément devant moi - non, pas parce qu'il voulait aussi tailler
 son supposé talent d'écrivain, mais juste pour vérifier que je
 portais bien des chaussures rouges, comme mentionné dans ma lettre :
 Comme touté, la correspondance, la lettre, c'est le luxe suprême
 de l'écriture : n'écrire que pour un seul lecteur, une poignée
 de lecteurs tout au plus, écrire pour finir dans une corbeille à
 papier, pour n'être jamais relu... écrire comme on respire,
 d'abord inspiré - puis si vite expiré... n'être pas Jean d'Ormesson
 (ah ! quelle fine manière de vous faire savoir que j'ai commençé
 d'écrire cette lettre il y a un mois, mais qu'on n'en est
 plus là...) Je ne m'éloigne pas de faire un tel usage des points
 de suspension et des parenthèses, ils sont à l'image de ce
 fil jamais rompu, mais fréquemment relâché, de mon
 activité épistolaire, tressé dans le fil des jours et des autres
 sollicitations. Que serait, d'ailleurs, l'écriture, sans les points de
 suspension, ou la parole sans les creux du silence ? Comment
 lirait-on entre les mots si les mots ne s'interrompaient
 jamais ? Comment lirait-on entre les lignes, comprendrait-on
 à demi-mot, entendrait-on des non-dits ? La merveille du
 langage, ce sont ses empêchements, sa discontinuité, ses pauses,
 tout autant que, dans les mots même, les polysemies, les impré-
 -cisions, les ambiguïtés. Tous les (vrais) écrivains, sans doute, se sont-
 collés, cognés parfois, à ces limites qui ouvrent l'infinie du dire :
 Arthur Rimbaud, silencieux à jamais à l'âge de vingt ans, Marcel
 Proust abondant dans ses tentatives et tentatives d'épuiser la réalité
 des choses (ah ! cette si longue description de la beauté des fleurs
 d'aubépine !), Antonin Artaud et son verbe brisé, urgent, sa voix
 aux timbres multiples et déchirés. Relever l'inéffisance fondamentale

du langage humain jusqu'au sublime... Jacqueline de Romilly - sa silhouette minuscule, sa chevelure neigeuse, ses yeux pâles usés à force de scruter les mots des Grecs, sa diction racée - , l'opéra-liste de Thucydide, confessait qu'Homère avait été pour elle une découverte très tardive, et une révélation, à côté de laquelle, dit-elle, elle avait failli passer. Le premier auteur de nobre littérature, quand même... Et elle s'attarde notamment sur un des passages les plus purs de l'*Hélade*, les aïeux d'Hector et Andromaque. Vous vous souvenez de la scène, sans doute : ils sont sur les remparts, elle avec leur bébé Astyanax, lui en armes avec son casque à aimer, crient tous les deux qu'il mourra au combat. Et le petit Astyanax s'affranchit de ce casque terrible. Et là, Jacqueline de Romilly explique la splendeur des mots grecs qui décrivent la réaction d'Andromaque quand Astyanax a peur. On pas les traductions traditionnelles du type « elle sourit à travers ses larmes », dit-elle mais plus justement, « avec un rire en pleurs » ; le sommet de l'inépuisable ambivalence des sentiments humains en deux mots, il y a presque trois mille ans ...

Vingt-deux temps s'est écoulé depuis ces éclaboussures sur Homère que cela mérite bien un blanc de deux lignes. On a même changé de millésime, nous les humains du moins, car personne d'autre dans la nature et le vaste cosmos n'est au fait de cette minuscule mutation de nos calendriers. Mais ceci est une autre histoire. Avant que d'encloser à nouveau les vêtements sans éclat du quotidien (vous comme nous) il me semblait inévitable de laisser passer du temps, pour que se calme la rumeur magnifique des jours intenses de cette fin de décembre, qu'ils prennent en nous et plus encore en vous la place qui est désormais la leur, révolus mais inoubliés. Hier je reçois le *Sillage* n° 191 : oh que modeste ! que modesté ce premier *Sillage* de l'année, qui semble presque ignorer que les feux d'hiver ont brûlé.

Ré bien vous le voyez, ce n'est plus une lettre, c'est un bâches. Janvier va s'achever - tous mois quand même pour mener, je ne dis pas à bien, mais au moins à terme, cette écriture. Vous avez dit à Ranci Bertrand que je vous écrivais des

(3)

lettres qui et que... du coup je me sens en quelque sorte écrivain légitime et autorisé. C'est dire que vous n'en aurez pas fini avec moi ce jour... cependant, notez-le, quelle que soit l'importance, au demeurant subjective, que je prête à ma propre personne, j'aurai quand même plaisir de ralentir l'écurie de celles-là, conscient que j'aurai que votre cœur de métier n'est pas de me lire - ce que, pourtant, vous faites si bien.

Avant de vous laisser l'anguille, il faut quand même que j'ose aborder un sujet qui se réactualise pour moi chaque fois que je vais à un spectacle, les applaudissements debout. Evidemment un sujet sensible, parce que bien sûr il y a quelque chose d'épouvantable à se lever pour mieux applaudir, pourtant par le ressort d'un enthousiasme irrépressible. Sois sur des gradins, ou une tribune, bien étagés, on n'est guère gêné pour voir le spectacle. Mais c'est au salut final que les choses se gâtent. Un tout cas pour moi, dont la taille corporelle diminue en même temps que mon reste à vivre - car je suis de facto en voie de disparition : debout, les spectateurs devant moi forment une muraille de dos culturistes mais non transparents. Je congénies bien qu'on n'exprime jamais son enthousiasme et sa gratitude à leur mesure - debout, serait donc un plus... jusqu'à ce qu'on s'assie que monter sur les sièges serait encore mieux... Ce n'est pas exactement ma tendance. Bon, j'ai une excuse, j'ai des sangs anglais (peu, mais quand-même) -

du coup j'apprécie spécialement les spectacles de veau - avec des spectateurs du troisième âge, s'entend ; comme moi : enfin, vieux, quoi - et, idéalement, dans des salles vieillies avec méchants fauteuils effondrés. J'explique : dans ces cas-là, le siège est très près du sol, et dépourvu de ressort(s). Et le spectateur âgé étant moins souple, il plie moins bien aux articulations, vous voyez ? Donc il a déjà du mal pour s'asseoir, et il déploie toute une stratégie : il amorce un débat de descente contrôlé, et arrivé à mi-course, il lâche bût et gagne son siège en chute libre, genre parachute qui ne s'est pas ouvert, vous voyez toujours ? Tous ces conditions, se relever rapidement pour l'ovation debout relève de l'exploit ; et s'ionantique qui il y aura un bis, qui va appeler de briser aussi la double opération on s'assied on se relève, juste pour cinq minutes, on brise le jeu en vaut-il la chandelle ?

Evidemment, au Channel, ils sont tous jeunes, souples, et motivés. Mais ça ne répond évidemment pas la question du siège à ressort qui se replie dès qu'on se lève. Et se relever dans un état irrépre-

... zible et spontané tout en gérant le respect du siège plus le sort de son sac à main et son manteau qui l'avaient protégé dans ses journées... : si on les retient en se levant on a les mains occupées on ne peut plus applaudir ; mais si on les laissait choir sur le sol et sous ses pieds est-ce bien indiqué ? C'est le renard qui demande au Petit Prince : « Il y a des chasseurs sur celle planète ? - Non. - Et il y a des poules ? - Non ». « Rien n'est parfait », soupira le renard... ou alors si c'était un effet de votre bonheur de programmer des spectacles moins enthousiasmants...

Et voilà ! c'est ainsi que nous serons passés pour cette seule lettre des merveilleux chrysanthèmes de l'automne aux perce-neige pionniers du nouveau cycle des saisons en cette fin de janvier, moi en trois mois, vous en trois feuillets.

Pour vous donner un petit coup d'angoisse au cœur, j'ai griffé le volume de cette grande enveloppe (beau papier, bien conservée, récupérée des dernières élections) de quelques bâtelés qui font écho à mes sujets récents ou actuels - donc, au final, sur les 14 feuillets qu'elle contient, seuls 3 sont de moi : ouf !

Merci à vous d'être mon lecteur bienveillant,

Balthusine Frey

Je ne voulais pas clore cet envir sans postscriptum sur le splendeur de spectacle de Théandre, sur le point très particulier qui me concerne. Je suis très mal-compréhensible et très spectatrice au premier degré. Je n'ai donc compris que trois jours et quelques explications plus tard pourquoi il souhaitait me conter sur scène en même temps que Jean-Claude, plutôt que deux personnes étrangères l'une à l'autre. Oui, on est subtil(?) , ou on ne l'est pas. Mais si j'en sens quelque peu confuse et respectivement, je n'en ai par ailleurs aucun regret. De ma place de spectatrice le talent de Jean-Claude pour l'improvisation (talent que je connaîtais déjà, tant il est continu de ces conversations sur scène), et la faculté, découverte plus tard, de Théandre à adapter un scénario -- m'ont enchantée, pour ne rien dire de la grâce de leur partenaire féminine.